

DU STATUT DES GRANDS HOMMES EN UTOPIE

Analyse du discours utopique allemand à la fin du XVIIIe siècle

Jean-Paul Barbe*

Voilà bien un pauvre sujet, dira-t-on. Ne sait-on pas d'expérience que l'utopie est pauvre en grands hommes, qu'elle les évacue, hormis le père fondateur et que même celui-là, le Sévaras des Sévarambes, est évacué — dans le passé du mythe (on a même dit, comme Jean Servier, que l'utopie était l'expulsion du père au bénéfice de la mère historique qui est du côté de la nature et de la stabilité) ?

C'est vrai. Ce l'est bien moins si on prend utopie comme synonyme de *discours utopique*, c'est-à-dire de toute *représentation discursive de ce que les choses (caractère totalisateur) seraient dans une société radicalement autre (caractère disruptif)*. Cet *imaginaire social*, ce *corpus de l'altérité sociale* — je fais miennes ici des définitions utilisées par exemple par B. Bacsko — comprend alors non seulement les utopies répondant au schéma étroit du voyage fictif, mais aussi les inclusions utopiques dans les romans, essais, aphorismes ou plus généralement dans la littérature qu'on dira ordinaire, toutes les formes récurrentes de ce discours jusque dans des pratiques sociales et des corpus périphériques tels que les programmes pédagogiques, les statuts et la correspondance interne des ordres secrets (Je pense aux Illuminés de Bavière qui défrayèrent la chronique dans les années quatre vingt) ou encore les calendriers et almanachs d'un type nouveau qui apparaissent avec l'*Almanach des honnêtes gens* de S. Maréchal en 1788. On obtient alors un murmure, un bruit de fond, un "Rauschen" utopique, à ajouter au "Rausch", à la transe, à la mise en système délirante de la "vraie" utopie et qui parle peut-être autant qu'elle, sinon aux contemporains, du moins à nous qui y posons notre regard deux siècles après.

Du coup, ajoutera-t-on, il sera bien malaisé d'embrasser toute l'utopie du monde ! De fait, aussi se limitera-t-on ici au domaine germanophone, tout en s'autorisant des références dans

*Université de Nantes

d'autres littératures quand elles sont fondatrices (l'uchronie de Mercier) ou méritent simplement comparaison.

Placer l'histoire allemande des idées et des mentalités au centre du propos n'est pas sans fondement. Sans doute, l'auteur de ces réflexions est germaniste, mais surtout l'Allemagne intellectuelle de la fin du 18^{ème} siècle lui paraît déjà éminemment utopique, avec un degré d' "autonomisation subie" par rapport à la société civile à cent lieues de ce qui se passe à la même époque en Grande-Bretagne ou en France. C'est un monde bis, une Laputa, une utopie qui parle de l'utopie.

Le côté *disruptif* y est renforcé par le côté *dissocié* d'un monde sans salons, sans capitale, sans relais ni pouvoir intellectuel sur le cours des événements à défaut de la conduite des affaires (comme à Paris ou à Londres). Le statut du grand homme dans "l'ailleurs allemand" donc, mais pas pour l'ensemble du siècle, spécialement dans ces années de crise pour le Saint-Empire qui vont de l'avènement bientôt décevant de Joseph II en 1780 à la mise sous signe bonapartiste de l'Europe — disons la paix d'Amiens de 1802 et l'immense espoir qu'elle suscite en Allemagne.

Enfin : cette question avait été naguère abordée sous l'angle du "Panthéon de papier"¹ sans pouvoir être alors accompagnée de l'analyse d'ensemble qui s'imposait. C'est cette profondeur de champ — en tout cas le désir qui lui correspond — qu'on trouvera dans les réflexions qui suivent, le *cadre anthropologique général* s'y voulant plus nettement dessiné. Ce cadre tient compte de *trois angles d'attaque* possibles, concurremment utilisés :

- *Sociologiquement*, on peut dire que se dessine là à la fois une pacification (démilitarisation) et laïcisation de la société et de son héroïsme, mais aussi une recomposition et relégitimation de l'idée de noblesse par le biais des différentes méritocraties.

- Du point de vue de la *connaissance historique et de ses conséquences pédagogiques et éthiques*, le grand homme de la fin du XVIII^{ème} renvoie à la fois à l'idée que l'histoire est faite ou non par les grandes personnalités, à l'idée conjointe d'une pédagogie de l'exemplarité, enfin à une morale des récompenses et des distinctions sociales.

- Enfin, d'un point de vue philosophique et esthétique qu'on ne fera qu'esquisser, le grand homme pose aussi quelques questions : comment, pourquoi chanter le grand homme est beau, se doit d'être beau (rapport au sublime), pourquoi et comment un tel chant agit sur qui l'écoute (enthousiasme) avec en sourdine la question que personne ne prononce mais à laquelle tout le monde pense : comment chanter le grand rend-il grand par contagion, que ce soit du côté de la production ou de la réception ?

L'utopie allemande d'avant et de pendant la révolution est faiblement militarisée. *La bataille d'Arminius* de Klopstock (1769) ou les *Chants d'un grenadier prussien* de Gleim ne doivent pas faire illusion, tout comme il serait erroné d'anticiper et de voir cette fin de siècle à travers le déchaînement xénophobe de Kleist au début du siècle suivant. Le héros militaire ne fait plus recette à partir des années 80. Il est symptomatique que Schiller essaie de chanter Frédéric II puis doive y renoncer, alors que son aîné de dix ans, Goethe, se souvient, lui, que du temps de la bataille de Rosbach, on pensait "frédéricien" : "wir dachten fritzisch"². Lequel frédéricianisme est bien fatigué dans les années 80. D'où les scènes correspondantes en utopie où le stratège est absent pour cause de paix plus ou moins éternelle — à moins qu'on ne le traite de boucher, chez Salzmann, Rebmann et bien d'autres. Les exceptions sont

¹J.-P. Barbe, "Panthéons de papier", in H. Krauß (éd.), *Offene Gefüge. Festschrift für Fritz Nies*, Tübingen 1994, p. 91-100.

²J. W. Goethe, *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit* Editions Berlin 1980 vol. 13, p. 303 et *passim*.

connues : Heinse ou Wezel, mais chez eux, la violence est généralisée ; elle mène le monde donc aussi les guerres.

Mais cette “chute des cours” ne profite pas aux nobles et sages vieillards qui avaient jusque-là vocation à diriger les utopies “peplum”. Si le *Landesvater*, le “père de son peuple” peut se confondre encore sans problèmes avec le fondateur de la société utopique chez Schnabel au milieu du siècle dans le texte paradigmatique qu’est *Die Insel Felsenburg*, après 1780, ce n’est plus guère possible. *Exeunt* tous les “Altväter”. Les romans de Haller en sont la dernière manifestation. Et l’*Agathon* de Wieland avec ses apories.

En revanche, de nouveaux grands hommes paraissent dans un cadre utopique. Ce sont les souverains éclairés, les rois-philosophes. Les romans satiriques-utopiques qui en traitent ont un énorme succès mais pendant peu de temps : une décennie, celle des années quatre-vingt, celle des espoirs placés par les intellectuels dans le joséphisme comme alternative à un frédéricianisme essoufflé. *Faustin*, ce pendant autrichien de *Candide*, sorti de la plume de J. Pezzl³ et que toute l’Allemagne d’alors a lu, fait aboutir les tribulations du héros, non dans quelque jardin du Bosphore, mais dans le parc impérial viennois de l’Augarten, désormais ouvert au public, symbole du paradis sur terre qui vient d’être instauré par “le nouveau Titus”, comme l’appelle Pezzl. Non, fait écho le *Sinzerus* de P. Winkopp, thuriféraire de Frédéric⁴, c’est à Berlin que l’utopie est réalisée, c’est Frédéric le Grand Homme. Ou encore Herder qui saute Frédéric pour aller directement de Pierre le Grand à la Grande Catherine, à la quête d’une Ukraine nouvelle Grèce, puis passe à Joseph II quand il s’agit de rénover l’Allemagne. Rois-philosophes, ces nouveaux grands hommes sont contagieux. Ils n’habitent pas dans quelque lointain royaume chinois ou époque reculée ou future, mais la porte à côté et les rôturiers s’y grandissent dans leur ombre portée. C’est l’adulateur du héros qui est le héros du livre et aussi le héros tout court.

Le phénomène est général et dépasse le genre narratif. On le retrouve dans l’ode de Klopstock à Joseph II et dans ses projets utopiques d’une république des lettres à établir en Allemagne, dans l’ode de Stolberg au Prince de Danemark, éloge repris dans l’utopie du même *Die Insel*⁵. Mais ces éloges appuyés des rois-philosophes sont de courte durée, les désillusions grandes, rapides et fréquentes. Un certain désarroi s’installe. Les statues vacillent : d’où l’idée chez Mercier de déménager les statues des rois. Cela en ferait, sinon, de trop. Tout est révolution sur ce globe d’ailleurs. Au même moment, le prince héritier Frédéric-Guillaume, devenu roi, se croit obligé de faire tourner les tables pour participer de la grandeur des héros du passé. Il convoque les esprits, fait parler Jules César, le Grand Electeur, Leibniz, Marc-Aurèle. Schiller a du mal à trouver ses héros nationaux ; il faudra attendre tard pour avoir Guillaume Tell. Tout le monde ne tient pas à Arminius, loin de là. On a recours à l’étranger, *Don Carlos* et son marquis de Posa, Egmont, Henri IV, décidément mis à la mode en Europe par Mercier. Sinon, on revient plus fort que jamais à l’éloge de Luther, de Jan Huss, d’Ulrich von Hutten (et accessoirement de Gustave Adolphe, qui est une sorte de Luther botté). On trouvera cet éloge inclus dans une traduction apocryphe de Rabelais⁶, on le retrouve dans *L’an 2.500* de Mehring⁷, chez Rebmann (qui en fait un héros

³J. Pezzl, *Faustin oder das philosophische Jahrhundert*, Zürich, 1783.

⁴P. A. Winkopp, *Faustins Reise im philosophischen Jahrhundert. Eine sehr verbesserte Ausgabe des zweyten Bändchens von Faustin*, Berlin 1785.

⁵L. Stolberg, *Die Insel*, Leipzig 1788.

⁶Chr. L. Sander, *Gargantua und Pantagruel, zusammengeschmolzen und umgearbeitet nach Rabelais und Fischart, von Doktor Eckstein*, Hambourg 1785-1787, 3 vol. *ibid.* II, p. 247-248.

⁷D. G. Mehring, *Das Jahr 2.500 oder der Traum Alradi's*, 2 vol., Berlin 1794-1795.

de l'autonomie et de la vérité⁸), chez Herder où il peut être par exemple un "grand chêne sur lequel grimpe le vilain lierre du piétisme zinzendorffien". A noter chez ce même Herder le fait que l'art du portrait de bonne qualité multiplié par le livre renforce l'éloge du grand homme.; c'est lui qui écrit le texte de commentaire sur Luther dans les *Physiognomische Fragmente* de Lavater en 1776 : Luther y a une "tête de grand homme", la grandeur est inscrite dans son visage : "dans le nez une âme ; sourcils espacés, il est d'aplomb sur ses jambes". C'est peut-être le seul vrai grand homme allemand pour les hommes de la fin du XVIII^e siècle (exception faite du souvenir ébloui de Leibniz mais qui est comme un miracle et qui renvoie à un homme qui n'eut point de pouvoir concret dans la société pas plus que l'autre miracle, l'autre exception plus récente, Klopstock, prince des poètes. Tandis que Luther, c'est l'Allemand qui s'affirme dans le spirituel et le temporel).

Mais hormis Luther, on se réclame volontiers aussi de grandeurs européennes contemporaines, donc laïques. De cette sanctification laïque, deux exemples : dans un roman à succès, les *Voyages dans les provinces méridionales de la France* d'A. von Thümmel, on trouve une succession d'épisodes utopiques et contre-utopiques : la contre-utopie, c'est le Comtat Venaissin par exemple et le papisme. A l'inverse, les parrainages utopiques, ce sont les éloges de Rousseau, de Voltaire et — accessoirement — du marquis d'Argens⁹. Rousseau et Voltaire sont l'objet d'un véritable culte. Celui de Rousseau solitaire, comme l'individu lui-même, celui de Voltaire sociable. Voltaire est salué même par Herder. Mais c'est indiscutablement Rousseau qui l'emporte plus on s'approche de la fin du siècle. A preuve l'*Eloge de Rousseau* par Hennings¹⁰. Ou encore ce roman politique de Klinger où le rousseauisme proclamé comme dernier mot du texte compense l'échec du projet réformiste utopiste¹¹.

Le sommet de la laïcisation est de ce point de vue sans doute atteint avec un ouvrage anonyme, les *Voyages de deux péripatéticiens à la fin de l'ère des lumières*, de 1794¹². A un double titre. En effet, d'un côté, les deux héros voyageurs ne sont autres que Jésus et Jean, tous deux sous les traits et dans les habits de réformateurs pédagogiques de l'époque ; mais aussi parce que le but de leurs nouvelles pérégrinations sur terre n'est autre que Königsberg où ils se rendent comme à une nouvelle Mecque pour rendre visite à Kant, le grand, le divin Kant. Kant, seul à faire pièce à Luther, unanime figure de proue de l'excellence allemande d'alors dans le monde des idées.

A l'opposé du saint laïque, apparaît aussi mais en contrepoint seulement le type du *grand homme amoral, du grand individualiste*. Qui cherche à atteindre l'universel, à être un *uomo universale*, mais en fin de compte échoue. L'échec de Faust ce sera pour plus tard. Mais dès les années quatre-vingt, Wezel et Heinse montrent clairement, le premier sous des traits presque caricaturaux, la conception du grand homme, du "Originalgenie" prévalant dans le *Sturm und Drang* allemand. On se doute que l'utopie y est fragile. Chez Wezel où Belphegor, après mille tribulations, grand d'avoir supporté tous les coups du sort qui le frappent, martyr à transformations, retombe à la fin dans le dilemme : soit le jardin de Candide — ici une

⁸G. F. Rebmann, *Kosmopolitische Wanderungen durch einen Theil Deutschlands*, Leipzig 1793 ; rééd. Francfort 1968, p.58-61.

⁹M. A. von Thümmel, *Reise in die mittäglichen Provinzen von Frankreich im Jahr 1785 bis 1786*, 10 vol. 1791-1805 Berlin.

¹⁰A. Hennings, *Rousseau*, 1797. Cf. Mounier, *La fortune des écrits de J.J.Rousseau*, Paris 1980, p. 199.

¹¹M. Klinger, *Geschichte eines Teutschen der neusten Zeit*, 1798, Riga.

¹²Anonyme, *Die Peripatetiker des achtzehnten Jahrhunderts oder Wanderungen zweyer Aufklärer*, 3 vol., Altona, 1793-1796.

plantation américaine — ou la fusion dans le groupe : il rejoint dans les dernières lignes les rangs des Insurgents. Le cas d'Ardinghello est plus intéressant. Héros en tout, en amour, en art, poète, musicien, philosophe, soldat, il se fait finalement pirate dans les Cyclades et y crée une utopie regroupant des grands hommes potentiels. Cette idée hante les Stürmer : se retrouver à plusieurs grands, égaux naturellement, dans le rejet commun de la plèbe, des philistins. Les musées de cire (Panoptika) et ces autres concurrents des Panthéons que sont les "galeries de portraits" imprimées, sont d'ailleurs amoraux. Les bandits y voisinent avec les rois et les philosophes.

Cette ligne amoraliste reprend de la vigueur dans la seconde moitié des années 90. Sur deux plans qui se rejoignent.

Le premier est celui de l'émancipation théorique de la grande individualité "*im Reich der Lüfte*", "dans le royaume des airs" comme disait Jean-Paul. C'est le premier romantisme, celui de Fr. Schlegel et de Fr. Novalis, appuyés sur une lecture radicale de Fichte. C'est le temps du "Symphilosophieren", de la "Symphysik", interaction plus rêvée que réelle entre de grands esprits. C'est l'*Essai sur le républicanisme* de Schlegel où la règle républicaine sert surtout à justifier son exception : la dictature temporaire, celle de la Rome antique transposée à la fin du 18ème siècle. C'est le temps où Novalis et Schlegel se sentent membres autoproclamés du Comité de Salut Public Universel, où "dans la vraie prose tout doit être souligné", entendons, il n'y a place que pour les fortes personnalités.

Le deuxième plan procède directement de l'actualité politique. Celle de l'apparition de Napoléon. A vrai dire, les espoirs placés en Frédéric et Joseph, ou Catherine, etc., bien que chaque fois déçus, n'avaient jamais totalement disparu. Y compris au temps de Valmy, quand le très progressiste baron de Knigge met en scène dans une utopie abyssine — qu'il envoie à la Convention comme pièce à joindre au dossier des débats constitutionnels — un prince héritier qui se place à la tête de la révolution de son peuple. Ce "Volkskönig" qu'il devient est peut-être le duc de Brunswick qui suscitait tant d'espoirs alors. Mais Schiller lui aussi reprend un personnage, dévalué jusqu'alors, pour lui redonner son rôle de grande personnalité relativement amoral, mais qui se fait le "régulateur" de l'histoire comme il est dit : Wallenstein y acquiert un brevet de patriotisme. Napoléon donc, ou plutôt Bonaparte. Nous ne parlerons pas en effet ici des thuriféraires de 1806 et après, des apôtres d'un Empereur régulateur de l'Europe, liquidateur judiciaire des révolutions. Ce sont rarement les mêmes que les admirateurs de la phase 1796 à 1801. Bonaparte Alexandre et Bacchus, Bonaparte Timoléon. Destructeur jeune et joyeux de l'ancien pour les uns, modèle de désintéressement romain pour les autres, il bouscule les armées, les mœurs et les frontières entre science et pouvoir (écho de l'expédition d'Egypte). Les Allemand(e)s en raffolent. Son buste, son médaillon, sont partout. Il est dans tous les poèmes, sur toutes les lèvres.

Mais la laïcisation n'atteint pas que les très grands. Elle touche encore plus sans doute les formes sanctifiées et "naturalisées" de l'élévation des "médiocres" : la noblesse. Le but étant de la renouveler et avec elle toutes les formes de la distinction sociale. Noblesse de mérite dans les textes allemands comme l'ordre de Cincinnatus aux Etats-Unis, la Légion d'Honneur en France. Cette noblesse devient dans le discours utopique précaire, dégressive ou posthume (sous la forme rousseauiste de tribunaux posthumes)¹³, bien avant le décret français de 1796 sur le délai de dix ans préalable à toute panthéonisation. Tout ceci y est le fait de l'Etat mais celui-ci se fonde sur l'état de l'opinion. La chose est déjà chez Rousseau

¹³Cf. J.-P. Barbe, *Le voyage fictif véhicule de la satire et de l'utopie dans les pays de langue allemande de 1770 à 1805*, thèse d'Etat 1981, non publiée, p. 773.

(“loin que le tribunal censorial soit l’arbitre de l’opinion du peuple, il n’en est que la déclaration”¹⁴) on en retrouve l’idée chez Knigge : pas de signes extérieurs d’honneurs ; l’estime des citoyens, la conscience suffisent :

Un Abyssin n’a pas besoin d’autres récompenses. Mais en revanche, l’Etat doit veiller à ce que de grandes et belles actions ne restent pas méconnues et ignorées et que ne soit pas ôté à celui qui les accompli une part de ces récompenses naturelles. C’est pourquoi de tels actes seront désormais rendus publics dans les journaux officiels”.¹⁵

Et si l’Allemagne tarde à coter ses valeurs, la France révolutionnaire le fait à sa place. Elle donne, on le sait, le titre de citoyen français à un poète, Klopstock (Gilles/Schiller n’étant, lui, inscrit que par accroc) et à deux utopistes pédagogiques Campe et Pestalozzi. Il ne manquerait que les deux dirigeants de l’ordre secret le plus progressiste de ces années, celui dit “des Illuminés de Bavière”, soit Weishaupt et Knigge, alias Spartacus et Philon, la philosophie avec Kant et ces autres noms de la littérature et de la philosophie que sont Wieland, Goethe et Herder pour que la liste soit en effet représentative.

On voit que nous ne nous éloignons jamais beaucoup de la “distinction par l’écrit”. De ce point de vue, dans le fond, ce qui est peut-être le plus intéressant, c’est la façon dont les auteurs de ces textes s’arrangent pour que la gloire de leurs héros, fondateurs d’utopies ou voyageurs, rejaillisse sur eux. L’écrivain-nomothète, épaulé d’un côté par les hauts faits civiques de son héros ou la qualité de la constitution utopienne, de l’autre par le statut social de son dédicataire (la mention manque rarement en effet de quelque prince à qui est destinée la chose) se retrouve sur un modeste mais réel piédestal. Sophocle disait déjà dans *Ajax* que l’humble gravit les degrés en même temps que le puissant et Goethe dans *Iphigénie en Tauride* en 1788 confirme par la bouche de Pylade : “*Ein jeglicher muss seinen Helden wählen, dem er die Wege zum Olymp hinauf sich nacharbeitet*” : “chacun doit se choisir le héros sur les pas duquel lui-même gravira les chemins qui mènent à l’Olympe”¹⁶.

D’un autre côté il arrive aussi que les écrivains se prennent en quelque sorte des parrains. Wieland avec Démocrite et Lucien, Klinger avec Rousseau, Sophie von Laroche, Bernardin de Saint-Pierre. Et le lecteur suivra sur cette voie. Comme Herder le dit à l’adresse de ses correspondants des *Briefe über die Beförderung der Humanität* : “sich in die Gedanken — und Handlungssphäre anderer grösserer Menschen hineinfühlen” : “pénétrer par le sentiment la sphère des pensées et actions d’autres hommes plus grands”¹⁷. “Grösser”, un comparatif : il n’existe donc qu’une différence de degré. La lecture permet de se rapprocher de la grandeur. Par la sympathie, l’“électricité” (cf. les descriptions de la Fête de la Fédération), la contagion de la vertu. Citons ici une divagation mystique de Rebmann en voyage imaginaire à travers l’Allemagne de 1793. Il passe près de la pierre où Luther s’est arrêté en route pour Worms. L’enthousiasme est contagieux :

Heureux le voyageur qui s’assoit sur cette pierre et s’en va revigoré... Il poussera comme un cèdre; lorsque les statues des rois s’effondreront, son nom se mêlera à la tourmente des éléments et effraiera tel le mugissement du tonnerre le dernier tyran au milieu de ses sbires.¹⁸

¹⁴J.-J. Rousseau, *Du Contrat Social*, chap. VII “De la Censure”, rééd. Paris 197, p. 326-327.

¹⁵A. von Knigge, *Benjamin Noldmanns Geschichte der Aufklärung in Abyssinien*, 2 vol. Göttingen, 1791. Cité in rééd. Rütten & Loening, Berlin-Est, 1968, p. 425.

¹⁶J. W. Goethe, *Iphigenie auf Tauris*, Acte II, scène 1, édition Berlin, 1963, vol. 7, p. 664.

¹⁷Herder, *Briefe über die Beförderung der Humanität*, in *Werke*, op. cit., VII, p. 13.

¹⁸G. F. Rebmann, op. cit. p. 61.

Si l'on passe des éloges particuliers aux éloges "en bloc", on observe qu'il existe en fait un grand homme collectif dans beaucoup de textes.

Le grand homme collectif, c'est la collection des grands individus. Le point des Panthéons de pierre ou de papier a été assez abordé ailleurs pour ne pas y revenir. Sauf sur l'aspect qui n'y était pas souligné, de la valorisation par la proximité et l'effet de groupe. On peut noter à quel point est présent ce que j'appellerai le "syndrome de Westminster". Faire reposer côte à côte les grands tels que l'entend la tradition et les grands du monde bis, les savants, les artistes. Shakespeare, Newton et la reine Elizabeth. L'idée est magnifiée, on le sait, chez Voltaire dans les *Lettres Anglaises*. Mercier la met sur la place publique avec "la file de héros", comme il dit, qui entourent la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf : Michel de L'Hospital, Sully, Janin et Colbert. En Allemagne on retrouve la même revendication lors des pérégrinations du Candide viennois qu'est le Faustin de Pezzl déjà évoqué. En Espagne, chez Cadalso, dans les *Cartas Marruecas*, "Lettres Marocaines" filles des *Lettres Persanes* et publiées en 1789, la revendication d'un Westminster est également présente. A défaut, on anticipera en peuplant les Champs Elysées que sont ses propres textes de groupes aux configurations diverses qu'il serait intéressant d'étudier comme reflet des idiosyncrasies. (cf. la gravure reproduite sur l'invitation à notre colloque).

Le stade suivant est constitué par l'exaltation d'une profession, d'un état. Celui d'intellectuel bien sûr.

Sous la forme du législateur, des "gesetzgeberischen Genies", idée remontant à l'identification platonicienne du *vovs* et du *vovmos*¹⁹, renforcée par l'éloge de Rousseau qui voit dans les Considérations comme dans le Contrat Social des législateurs-thaumaturges, doués d'un puissant charisme.

Sous la forme atténuée du réformateur religieux ("devenir un second Zwingli, Calvin et Luther" n'arrête pas de se dire le jeune Herder sur son bateau de Riga à Nantes), de l'Universalhistoriker chez Schiller en 1790 ; sous celle du Gelehrter chez Fichte, plus généralement à travers l'éloge des Volkschriftsteller, des Volksaufklärer (élimine la fonction d'éminence grise, de conseiller du prince). Pezzl dans les *Lettres Marocaines*²⁰, Salzmann dans *Carl von Carlsberg*²¹. Cet aspect sera repris par F. Novalis quand il déclare peu avant 1800 que "le poète devrait être facilement ce représentant du génie de l'humanité cat'exochen"²². Les équivalents français seraient ici les Mausolées de Newton prévus en 1800 par Saint-Simon avec 12 savants et 9 artistes et poètes ou encore la demande de panthéonisation de Gutenberg posée par A. Cloots, qu'accompagnent des ouvriers imprimeurs en 1792.

Plus généralement, (et au delà) on trouve dans le discours utopique un éloge du Mittler (médiateur), catégorie centrale chez Herder, Fichte et d'autres, avec l'ambiguïté de tout pouvoir intermédiaire qui peut fort bien s'autonomiser et emporter les décisions. On aura bientôt l'exemple de chambres corporatistes, comprenant les intellectuels patentés, ainsi avec les *dotti* prévus par plusieurs Constitutions de l'Italie napoléonienne ou encore en Westphalie. Sans oublier les conseillers du prince plus simplement. Ou les membres de "Sociétés de la Tour" (*Turmgesellschaft*) à l'image de ce qui se passe dans *Wilhelm Meister*.

¹⁹J. K. Riesbeck, *Briefe eines reisenden Franzosen über Teutschland*, 2 vol., Zurich 1783.

²⁰J. Pezzl, *Marokkanische Briefe. Aus dem Arabischen*, Francfort/Mayence/Leipzig 1784.

²¹C. G. Salzmann, *Carl von Carlsberg oder über das menschliche Elend*, 6 vol., Leipzig 1783-1786.

²²F. Novalis, *Schriften*, 1986, tome II, p. 447.

Mais le grand collectif, c'est aussi qu'il n'y a de génie que collectif, l'ensemble de la société y contribue, c'est elle qui fait naître les grands hommes.

Ou alors chacun est très temporairement grand. C'est Lichtenberg qui pourfend les systèmes. Chaque partie représente l'ensemble. "Chacun est un génie au moins une fois l'an", sourit-il²³.

Le stade suivant, c'est soit de passer à la généralisation absolue : l'idée seule est grande. Statue de la Raison plutôt que des Raisonnables. Le nombre de ceux-ci étant amené à croître de manière exponentielle, où trouver sinon la place et le marbre ?

Mais on peut opter aussi pour la négation de la distinction. Ne parler que des enfers. *Negative Aufklärung*. Les parodies sont de fait nombreuses. Les piloris fort fréquentés.

Ou encore tout faire pour, dans sa cité de rêves, éliminer toute possibilité de grandeur, de distinction d'un individu par rapport à un autre. C'est Wieland qui montre cela le plus nettement. On rejoint par là un peu la discussion passionnée sur le contenu du calendrier républicain. Y mettre des carottes et des binettes correspond plus à l'Etat idéal qui ne changera plus jamais que tous les Epaminondas du monde.

Alors, demandera-t-on pour finir, au fond, qu'y a-t-il d'allemand dans ces tours et détours de la réflexion sur l' "héroïsme socialisé" ? A cela plusieurs réponses partielles, y compris dans leur sommation :

- On soulignera tout d'abord le caractère très livresque de tout cela. Est-ce plus qu'une lapalissade ? Oui, car il semble bien (et des études de sociologie de la lecture l'ont montré) que la lecture, et celle de la fiction tout particulièrement, s'accompagne en pays de langue allemande à la fin du XVIIIème d'une identification beaucoup plus intense avec un héros que par exemple de ce côté-ci du Rhin. L'Allemagne est le "royaume des airs", on y navigue sur des "vaisseaux de papier". C'est toute la différence entre le succès de *La Nouvelle Héloïse* et celui de *Werther* qui prend les dimensions d'une gigantesque opération commerciale avec confusion, fusion des limites entre fiction et réalité. Etre grand, aussi grand que le héros en lisant l'histoire, cela a sans doute été plus fréquent et/ou plus intense de l'autre côté du Rhin que de celui-ci (où, disait Madame de Staël, on lisait un livre pour pouvoir en parler). De ce point de vue, rien de plus révélateur que cet étonnant et magnifique texte de Lenz, compte rendu sur le *Götz* de Goethe où, après nous avoir fait la leçon sur tout ce qu'il y a de shakespearien et de prométhéen chez un homme de cette trempe et sur le fait que notre monde actuel meurt de ne pas avoir de Götz, l'auteur nous invite à imiter Götz en descendant dans l'arène et en devenant grands à son instar ; mais le texte tourne court puisqu'au bout du compte Lenz n'a pas d'autres recommandations à faire au lecteur pour se préparer à être grand dans la vie que de jouer à quelques-uns et en amateurs le Götz chez soi dans une chambre (Il y a peu de théâtres alors en Allemagne, en tout cas qui puissent et veuillent jouer Götz)²⁴. Même chose pour les *Räuber*: "Place-moi à la tête d'une armée de gaillards comme moi et l'Allemagne deviendra un république face à laquelle Rome et Sparte n'auront été que des couvents de nonnes", s'y enflamme le héros Karl Moor, un livre à la main²⁵.

²³G. C. Lichtenberg (œuvre posthume ; 1ère éd. complète 1901), *Aphorismen*, rééd. Leipzig 1976, cf. en particulier la diatribe "Panthéon allemand" p. 225.

²⁴J.-M. R. Lenz, "Götz von Berlichingen", in *Werke und Schriften*, 1966, tome I, p. 378-382.

²⁵F. Schiller, *Die Räuber*, acte I, scène 2, in *Schillers Werke in 3 Bänden*, Leipzig 1955, vol. 1, p. 194.

- Livresque aussi dans le sens où c'est bien une communauté mais d'isolés qui s'auto-encense : les 7.000 écrivains allemands recensés, chacun isolé comme disait Jean-Paul "sur le tabouret de sa glande pinéale", ou comme disait la souveraine de Coppet, enfoncé "comme un mineur dans sa galerie". On y est grand des livres des autres. *Fama in libris*. D'où les 300 livres que de Wattines réussit à emporter en exil sur les bords du lac Onéida. Plus important que les clous ou la hache de Robinson²⁶. On joue Plutarque, au salon parfois, jamais dans la rue ou au Jeu de Paume. Dans l'espace virtuel de sociétés de correspondance, secrètes de préférence, ou dans celui, confiné par nature, des expériences pédagogiques.

- Livresque enfin, parce que faisant une place importante à la discussion théorique sur le sujet de la grandeur. On ne met pas seulement la grandeur en scène, on en discute. En système, sous forme d'aphorismes, dans un style oraculaire. Il y a au cours de ces années une pulsion égocentrique héroïque permanente, avec la tentation du solipsisme en deux vagues. La première émanant du jeune Herder, celui de 1773 par exemple ("*Ich wie Gott der alles in sich füllt*": "Moi tel Dieu qui comprend tout en lui...")²⁷ ; la seconde inscrite dans les auto-affirmations de Schlegel et de Novalis, de Fichte et de Schelling. Cette pensée reste toutefois le plus souvent orientée par une projection (l'histoire n'est pas un processus dégénératif), l'individuation est intégrative et tendanciellement elle peut donc absorber le monde entier.

F. Schlegel parle ainsi de l'"*Universalgeist*" en ces termes : "Er ist ein echter Polytheist und trägt den ganzen Olymp in sich"²⁸. Herder passera à un christianisme cosmopolite intégrateur, Schlegel et Fichte inclineront, eux, à la nation et son excellence.

Pour résumer les limites et les faiblesses, mais aussi une certaine originalité de la représentation que les Allemands ont de la "distinction morale", nous dirons que trois figures spécifiques peuvent la caractériser : der Märtyrer, der Selbsthelfer, der Mittler.

Märtyrer : soyons grands dans la velléité déçue, dans l'échec. *Magna voluisse sat est*, met en exergue Herder. Martyre du poète qui ne trouve pas son public, ce sont les *Nachtwachen des Bonaventura*, avec au bout le suicide par pendaison à l'aide de la cordelette qui serrait les manuscrits refusés : échec du poète qui veut être aussi homme politique et conseiller le prince, c'est le Tasse de Goethe qui devient fou, échec du lettré qui veut faire de même c'est Goethe s'il n'était parti en Italie, c'est plus sûrement Forster et avec lui tous les savants ; martyre religieux et national, humaniste libéral des temps passés (Jeanne d'Arc, Posa, etc.) ou présents : de ce point de vue, c'est Charlotte Corday qui est la première des martyres et des femmes en même temps. Tous en parlent, tous en font l'éloge. Jean-Paul y met un soin particulier. Il produit même du martyre "au carré" puisqu'il fait l'éloge d'Adam Lux, Allemand qui périt en France pour avoir voulu réhabiliter Charlotte. Autre réhabilitateur de martyres : le jeune Schlegel avec Lessing ou Forster. Dans la fiction, il n'en va pas autrement : Adelstan se soûle à mort, déçu par Bonaparte²⁹, les inventeurs d'aérostat, les capitaines-Titans se tuent comme autant de modernes Icares chez Jean-Paul³⁰ à ou Salzmann³¹. Empédocle descendu un moment sur terre, la quitte bien vite à nouveau³².

Selbsthelfer ? Ce mot est créé en ces années même, dans le *Götz* de Goethe. Sur ce schéma bien d'autres verront le jour, *Selbstgott*, et le si beau *Selbstdenker*, l'"être humain qui

²⁶S. von Laroche, *Erscheinungen am See Oneida*, 3 vol., Leipzig 1798.

²⁷J.-G. Herder, *Werke*, op. cit., II, p. 244. Cf. aussi p. 345 : "Ich bin ein Gott in meiner Welt".

²⁸F. Schlegel, *Kritische Fragmente*, p. 88.

²⁹(Anonyme), *Adelstan's jovialisch-politische Reise durch Italien während Buonaparte's Feldzügen*, 2 vol. Mayence 1798-1800.

³⁰Jean-Paul Richter, *Des Luftschiffers Giannozzo Seebuch. Komischer Anhang zum Titan*, Berlin 1801.

³¹op. cit. note 21.

³²G. F. Rebmann, *Die Zauberalaterne oder der Wanderer aus der Hölle*, Leipzig-Gera 1799.

pense par lui-même". Cette affirmation d'autonomie (à défaut d'isonomie) est caractéristique du domaine allemand, semble-t-il.

Mittler ou la planche de salut. Kant le dit dans sa définition de l'*Aufklärung*: on ne se sauve pas seul. Ce n'est que par la réciprocité, dans le milieu et par le médium du public qu'on se sauve les uns les autres. Chacun est médiateur entre les autres, entre l'objet et le public. A "*Ich bin mein eigener Held*" ("je suis mon propre héros") succède un "*Wir brauchen kein Heldentum*" ("Nous n'avons pas besoin d'héroïsme") qui continuera jusqu'à B.Brecht : "*Weh, dem Land, das Helden braucht*" ("Malheur au peuple qui a besoin de héros")³³. D'ailleurs même les Romantiques en conviennent : c'est plus de la génialité, répandue partout que des génies, qu'il faudrait à l'Allemagne. Mercier allait dans le même sens. Ses monuments sont à des idées : le "singulier monument" comme il dit, est dédié à l'Humanité ; "singulier" en ce qu'il est "général". Le Vengeur de Mercier est un noir anonyme, l'Esclave Inconnu en quelque sorte.

La dimension religieuse de la médiation est bien sûre très visible (Qu'on se souvienne de la Première Lettre à Thimothee : Jésus est le médiateur entre Dieu et les hommes) ; mais le raccordement à la société est aussi très net, en particulier par l'éloge du Mittelstand (état social médian et central, "Mittelmacht" de la société en quelque sorte) dont Schiller dit qu'il a produit toute la Kultur³⁴. Conseiller du prince on sera, (Goethe, Herder, Klinger, et bien d'autres), professeur adulé (retraite aux flambeaux à Iéna), dirigeant d'une société secrète progressiste Spartacus et Philon dans l'Ordre des Illuminés de Bavière.

Laissons le mot de la fin à Novalis : "*Märtyrer sind geistliche Helden. Jeder Mensch hat wohl seine Märtyrerjahre*" : "Les martyrs sont des héros de l'esprit. Chaque être humain a sans doute ses années de martyre"³⁵.

³³F. Schiller, in *Zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte*, op. cit. vol. 2, p. 323 : "(...)in dem wohlthätigen Mittelstande, dem Schöpfer unserer ganzen Kultur".

³⁴B. Brecht, *Gesammelte Werke*, Francfort 1967 ; vol. 14. Cf. en particulier les chapitres 2, 4 et 5.

³⁵Novalis, op. cit., II, p. 841.